

ON NE NAÎT PAS FEMME : ON LE DEVIENT

(Simone de Beauvoir)

La célèbre formule de Simone de Beauvoir pourrait bien résumer l'enjeu du débat contemporain sur l'identité du sujet humain. La question du « genre », que l'on dissocie en langue anglaise du « sexe », fonde en effet une problématique qui décide de la façon de considérer les identités historiques ou communautaires, une question centrale dans la démocratie contemporaine.

Que le genre puisse être distingué du sexe entraîne la potentialité de leur désarticulation. Dès lors le « masculin » n'est plus entraîné par le « mâle » et le féminin par le « femelle ». En français, le sexe - à supposer qu'il n'y en ait que deux, ce qui est aujourd'hui contesté - entraîne le genre, mais il est évident que, depuis les années 1970, et sans doute avec Simone de Beauvoir, on parle de « féminitude », de « féminité », ce qui suppose que le féminin soit plus grand que le « femelle »...

La Nature, ne correspond pas forcément à la culture. Être femme ce n'est pas naître avec le sexe féminin c'est être classé d'une certaine façon dans la société. On devient femme à partir d'une naissance qui ne lui donne pas les mêmes chances qu'à un homme puisqu'elle doit être au service de l'homme et des enfants.

I- A priori, on ne naît pas femme

Le sexe serait « biologique », le genre serait « culturel » - on dirait aujourd'hui « socialement construit ». Si bien que c'est dans le genre que s'affirmerait la liberté et l'humanité de l'humain, le seul domaine où sa volonté pourrait s'exercer.

La phrase de Beauvoir suppose en effet que la condition de femme - avec tout ce qu'elle implique de négatif - n'est pas une fatalité, dans le sens où elle devrait être subie, sans échappatoire possible.

Elle supporte deux interprétations :

- Au départ, il y a un sujet universel et abstrait qui ne serait ni homme, ni femme et que pourraient revendiquer les femmes assignées à la condition (dégradée) de femmes. De ce point de vue la femme serait définie, dans le meilleur des cas, comme un homme au sexe différent et, dans le pire des cas, comme un homme dégradé : la notion d'homme étant entendue autant dans le sens latin d'humain que de la condition virile de l'homme.
- L'autre interprétation possible est celle qui triomphe aujourd'hui : la femme - comme l'homme - sont des êtres que la société et les mœurs ont produits. Les êtres humains sont au départ ni hommes ni femmes (quoiqu'ils aient un sexe « physiologique » différent, considéré alors comme une donnée morphologique dénuée de sens). C'est la société qui les assigne au masculin ou au féminin.

Ce jugement a tendance à remettre en cause les bases même de la société et la définition du sujet humain.

L'analyse sociologique, sur la base d'une construction sociale des genres, montre que cette construction pourrait être arbitraire et le fruit d'une domination qu'il fallait renverser et que chaque individu pouvait décider librement, au nom de l'individualisme et du libre arbitre, de quel genre il serait.

Deux idées beauvoiriennes se mêlent : celle de la construction sociale du féminin et celle du féminin comme condition marquée par la domination. Le fait que les genres soient socialement construits signifie-t-il que le sexe n'implique pas une identité ? Le contraire signifierait la réduction du sexe à la biologie... Implique-t-il que l'on puisse choisir son sexe ? L'identité, c'est justement ce que nous ne choisissons pas puisque nous naissons dans telle famille, tel peuple, telle culture, tel sexe, sans l'avoir choisi ni voulu.

Pendant longtemps, et aujourd'hui encore dans certains pays, la femme n'a pu choisir son identité. Elle a longtemps été un être indifférencié de ses enfants. Elle fût sans statut social pendant des siècles, ou si elle avait un, c'était celui de « propriété » de son époux.

Historiquement, l'émergence 'politique' de l'enfance est contemporaine de celle de la femme

Il y a émergence « sociale » et donc « culturelle » de la « Femme » à la fin du XIX^{ème} siècle (grandes luttes pour le droit de vote)

Alors que les Cathares ont été parmi les premiers à demander l'égalité homme femme il y a plusieurs siècles, aujourd'hui de nombreux peuples ne reconnaissent pas cette égalité.

Ici, un projet de libération et d'émancipation donc sortir les femmes de leur condition sociale d'abaissement ne signifie pas nécessairement penser la séparation totale entre sexe et genre. Pour penser une telle éventualité, l'idée biblique que l'homme, l'humain, est créé à la fois masculin et féminin est déterminante. L'humain est homme masculin et femme féminine, sans que pour autant masculin et féminin se résument au sexe, puisque cette double dimension est référée à une image d'un Dieu immatériel et non représentable qui se nomme, de surcroît, « l'Être ». C'est cette alternative, cette troisième voie à l'antithèse du sexe et du genre, du biologique et du culturel, qui reste encore aujourd'hui impensable.

De même on peut aborder un problème réel, celui de la conception du citoyen dans la doctrine et la pratique démocratiques. On sait que le pays de la « Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen » n'a pas jugé possible au départ, au moment de la révolution de 1789, que tous les humains puissent être des « citoyens ». Les Juifs le devinrent à la condition expresse qu'ils cessent d'être une identité culturelle et un peuple. Les Noirs des Antilles se virent d'abord refuser cette condition puis la reconnaître quelques dizaines d'années plus tard. Quant aux femmes, ce n'est qu'en 1944 qu'elles devinrent des citoyens (et pas des citoyennes) - ce qui explique la demande de parité des années 1990. Ce terme de citoyen n'a pourtant pas empêché l'exclusion et la discrimination allant même jusqu'à les cacher. On peut d'ailleurs se demander quelle capacité a le « citoyen » de reconnaître la femme dans la citoyenne ? Ici, la femme ne peut être perçue que comme un homme au sexe différent. Le genre (comme identité) puisqu'il renvoie au particulier ne peut être pris en compte dans la notion de citoyen qui se veut universelle.

Ici, le mauvais usage de la citoyenneté ne signifie pas qu'il faille la pulvériser, mais il faut être prudent. Tout en étant universelle, la citoyenneté doit influencer en fonction de ce que chacun et ou sera.

Ainsi Simone de Beauvoir considère comme beaucoup d'autres que les femmes n'ont pas des qualités féminines de façon innée mais qu'au contraire la société les forme pour les avoir.

En effet, les bébés des deux sexes à la naissance ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères et elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles.

Ainsi c'est l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant qui dès ses premières années semble lui insuffler sa vocation. Une différenciation commence à se faire entre fille et garçon : c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses ; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux ; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries : des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. L'enfant devient donc une fille.

Au petit garçon, au contraire, on va interdire même la coquetterie, ses manœuvres de séduction, ses comédies agacent. « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas », lui dit-on. On veut qu'il soit « un petit homme » ; c'est en s'affranchissant des adultes qu'il obtiendra leur suffrage. Il plaira en ne paraissant pas chercher à plaire.

Beaucoup de garçons, effrayés de la dure indépendance à laquelle on les condamne, souhaitent alors être des filles ; au temps où on les habillait d'abord comme elles, c'est souvent avec des larmes qu'ils abandonnaient la robe pour le pantalon, qu'ils voyaient couper leurs boucles. Certains choisissent obstinément la féminité, ce qui est une des manières de s'orienter vers l'homosexualité : « Je souhaitai passionnément d'être fille et je poussai l'inconscience de la grandeur d'être homme jusqu'à prétendre pisser assis », raconte Maurice Sachs. Cependant si le garçon apparaît d'abord comme moins favorisé que ses sœurs, c'est qu'on a sur lui de plus grands desseins. Les exigences auxquelles on le soumet impliquent immédiatement une valorisation. Dans ses souvenirs Maurice raconte qu'il était jaloux

d'un cadet que sa mère et sa grand-mère cajolaient : son père le saisit par la main et l'emmena hors de la chambre : « Nous sommes des hommes ; laissons ces femmes », lui dit-il. On persuade l'enfant que c'est à cause de la supériorité des garçons qu'il leur est demandé davantage ; pour l'encourager dans le chemin difficile qui est le sien, on lui insuffle l'orgueil de sa virilité. L'enfant devient donc un garçon, voir un petit homme.

Ainsi on ne naît ni homme, ni femme. On devient enfant, fille ou garçon et par la suite un homme ou une femme. Il faut donc devenir femme au même titre qu'il faut devenir homme.

Erasme a écrit "on ne naît pas homme, on le devient"

II- Il semble donc nécessaire de le devenir

Il y a donc égalité des sexes à la naissance. On ne naît ni homme, ni femme, mais enfant au sens sociologique. Qu'est ce qui permet donc à l'enfant de devenir homme ou femme ?

Quand Simone de Beauvoir dit " on ne naît pas femme on le devient", elle affirme que l'acquis l'emporte sur l'inné. Une véritable femme à ses yeux est une femme qui défend ses idées et qui ne reste pas dans l'ombre de son éducation, de la société. Mais ne parle-t-on pas ici de "grandir", "mûrir", devenir un être humain adulte, quel que soit son sexe anatomique ? Ceci s'adaptera donc à n'importe quel humain, homme ou femme.

Supposons que la féminité n'est pas physiologique ou psychologique, mais culturelle : elle est en quelque sorte le fruit d'une éducation qui modèle et conditionne la fillette en future femme par des rôles sociaux. La féminité ne serait pas innée, mais acquise.

Serait-ce la société qui aurait le pouvoir de donner par l'éducation la virilité ou la féminité ?

Pour S. de Beauvoir, c'est l'éducation, selon des modèles culturels, qui produit la femme à partir d'une conception produite par la société qui valorise l'homme.

Avec les études sur les enfants sauvages ont a montré que l'humanité apparaît avec la culture: Victor, l'enfant sauvage découvert dans les forêts de l'Aveyron ne présente aucun signe d'humanité. C'est l'éducation que lui donne le docteur Itard qui fait apparaître des sentiments humains. Faut-il en conclure qu'on ne naît pas homme mais qu'on le devient?

Cela permettrait de comprendre que l'enfant sauvage n'était pas devenu un homme mais qu'il peut le devenir lorsque ses structures d'accueil sont sollicitées par l'éducation que lui donne le docteur Itard. Si cette hypothèse est confirmée elle permettrait de comprendre que le contenu de l'éducation pourrait développer des aptitudes masculines chez les garçons et féminines chez les filles de par la volonté des éducateurs.

En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. Tous les enfants essaient de compenser la séparation du sevrage par des conduites de séduction et de parade ; on oblige le garçon à dépasser ce stade, à ne pas faire la « fillette », à devenir un homme très jeune.

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. Au contraire, le garçon grandit dans une plus grande liberté, le poussant à l'autonomie et donc par ce biais à sa virilité, à sa dureté et à son indépendance. Il méprise les filles.

Grimpant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le l'image qu'il doit donner et sa volonté de s'affirmer comme tel.

Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On

la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet ; si on l'y encourageait, elle pourrait manifester la même exubérance vivante, la même curiosité, le même esprit d'initiative, la même hardiesse qu'un garçon. C'est ce qui arrive parfois quand on lui donne une formation virile ; beaucoup de problèmes lui sont alors épargnés. Il est intéressant de noter que c'est là le genre d'éducation qu'un père dispense volontiers à sa fille ; les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares de la féminité. Mais les mœurs s'opposent à ce qu'on traite les filles tout à fait comme des garçons.

Il suffit de regarder l'éducation traditionnelle de la petite fille lambda: on lui ressassé qu'elle doit être jolie (c'est du moins la seule chose dont lui parlent les gens "oh comme elle est mignonne", "mais c'est une vraie petite femme!"), pour être comme la princesse des livres qu'on lui lit, afin que plus tard le prince charmant vienne (sur son grand cheval blanc) l'emporter dans son château où ils "seront heureux et auront beaucoup d'enfants" ("alors, petite, c'est qui ton amoureux, à l'école?", "tu voudrais avoir combien d'enfants plus tard?" On ne demande même pas "tu en veux?", non, il y en aura forcément, la question c'est "combien?").

L'on dresse les petites filles à la douceur, la patience, la gentillesse, parce que "les filles sont comme ça". On leur interdit certaines activités ou comportements parce que "les filles ne font pas ça" (se mettre en colère, se battre - même pour se défendre-, crier, contredire - surtout les mâles-, ...). On les affuble de rose, de paillettes et de maquillage dès le plus jeune âge, parce que "c'est ce qu'aiment les filles" (toutes les filles, "c'est bien connu", et si tu n'aimes pas ça, alors tu es "bizarre", "anormale", "pas fille", quoi! Tu n'es pas un individu, tu appartiens à ton sexe). On les traite de "garçons manqués" quand elles rechignent au dressage et/ou font des trucs "de garçons" (parce qu'on dresse aussi les garçons) et on les ridiculise.

On ridiculise aussi leurs aspirations scientifiques ou techniques, on décourage leurs désirs ("ce sera trop dur pour toi, tu sais, d'aller en lycée technique, tu ne seras qu'avec des garçons, pourquoi tu ne fais pas puéricultrice, plutôt? Ca, c'est un beau métier pour une femme").

On les dresse aux tâches domestiques en les valorisant "pour faire comme maman" en leur offrant mini aspirateur, mini planche à repasser et compagnie, le tout bien rose bien sûr, qu'elles intègrent bien que ces tâches sont connotées "filles" (au cas où elles n'aient pas encore compris en voyant maman trimer pendant que papa mate la télé, comme dans la famille ours de leurs livres d'images...).

Bref, une fois qu'on a bien fait comprendre à la petite fille quels étaient « exactement » les comportements qu'on attend d'elle et qu'elle s'y conforme pour ne pas déplaire, pour être censément "normale", alors on va affirmer haut et fort que tout ce qu'on lui a inculqué et qu'elle met en pratique est "naturel". Ben oui, toutes dressées pareil elles ont toutes des comportements communs, alors ces comportements deviennent la "nature" féminine, prétexte alors au conditionnement de leurs filles. Le résultat devient la cause, et vice-versa, et la boucle est bouclée !

Evidemment, tous ces conditionnements donnent des filles qui ne misent que sur leur physique et leurs "qualités féminines" (on ne leur a jamais dit "qu'est ce que tu es intelligente" mais plutôt "attention, ma chérie, l'intelligence fait peur aux hommes, il vaut mieux te taire") et qui s'écrasent face aux hommes.

A cela s'ajoute le fait que la télévision et les médias en général font partie intégrante de la socialisation primaire de l'enfant, on assiste donc à une reproduction sociale, et un marché des "lolitas", où les gamines de 8 ans peuvent déjà se procurer un string à leur taille.

Il apparaît donc que l'on ne naît pas et on ne grandit pas femme, on le devient avec l'éducation que donne les parents, l'école, la société.

Mais après au-delà de l'éducation, c'est la découverte de la féminité et de ce qu'elle peut donner de positif qui permet de devenir femme. Il semble que ce soit l'inné que nous développons pour devenir femme, par la coquetterie déjà, ensuite par la découverte de ce corps qui est un mystère avant de l'explorer et voir ce qu'il peut offrir et recevoir.

Après la découverte de son corps la fille découvrira celui de l'être qui lui fait face, l'homme. C'est ensuite l'attrait qu'elle peut exercer sur l'homme et ses rapports à celui-ci qui la font devenir femme peu à peu. Elle acquiert une maturité profitable au couple, en la poussant à être un peu plus égoïste et s'exprimer librement et surtout avoir une communication transparente. En effet, pour de nombreuses femmes, leur éducation ne leur permet pas de se lâcher avec un homme (c'est le cas aujourd'hui encore dans la religion musulmane). C'est donc le rôle de l'époux de la pousser à mettre sa pudeur de côté avec lui.

III- La féminité, un sujet au cœur de nombreux débats de société

L'impossibilité de changements

Dans certaines sociétés comme c'est le cas chez les Tahitiens par exemple, il est de coutume d'élever des garçons comme s'ils étaient des filles et plus tard des femmes.

De même, il existe un nombre non négligeable d'hommes qui se transforment en femme ou de femmes en homme car bien souvent, ils n'assument pas leur sexe.

Ainsi les travesties se transforment pour être des femmes donc pour être une femme il ne suffit pas de le naître mais de le devenir.

Mais si l'on prend comme caractéristique fondamentale de la féminité celle de pouvoir donner la vie, les travesties ne seront jamais des femmes, tout comme les transsexuels.

Il existe de plus un décalage dans nos sociétés, d'un point de vue sociologique, puisque ces personnes n'ont pas les comportements jugés « normaux » associés à leurs sexes respectifs.

La différence entre femmes et hommes commence dans les gènes avec les chromosomes XX pour les femmes, XY pour les hommes ; ce n'est donc pas un fait de culture.

L'observation des jeunes enfants fait de même apparaître la future femme et le futur homme dans des comportements qui ne sont pas les mêmes. Ceci remet donc en cause la thèse de Simone de Beauvoir.

EXEMPLE LIVRE : L'enfant du sable

Se heurte à l'inégalité Homme femme encore trop présente

Définition de dictionnaire :

- "Femme, femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants" Nouveau Larousse Illustré (1898).

- "Femme, femelle. Être humain appartenant au sexe capable de concevoir les enfants à partir d'un ovule fécondé" Le grand Robert de la langue française (2001).

Cette transformation s'exprime par des changements de pratiques, d'évolutions d'idées, de mœurs, de clichés et de stéréotypes qui autrefois, concernant les hommes et les femmes, étaient du domaine de l'inéchangeable, du naturel.

La place de la femme dans la société a beaucoup évolué ces derniers siècles, bien qu'elle ne soit toujours pas l'égale de l'homme.

C'est près d'un siècle après le suffrage universel masculin, institué en 1848, qu'une ordonnance signée à Alger, le 21 avril 1944, par le général de Gaulle, accordait le droit de vote aux femmes : "Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes", proclamait-elle. Un an plus tard, le 29 avril 1945, les Françaises glissaient pour la première fois de leur histoire un bulletin dans l'urne à l'occasion des élections municipales.

Ce geste en faveur de l'égalité arrivait bien tard : les Néo-Zélandaises votaient depuis 1893, les Australiennes depuis 1902, les Canadiennes depuis 1917. Au lendemain de la Grande Guerre, une vague de réformes avait couronné

l'action des "suffragettes" et salué la participation des femmes à l'effort de guerre en leur accordant le droit de vote en Grande-Bretagne, en Pologne, en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, au Luxembourg, en Belgique et aux Etats-Unis. Ces pays avaient ensuite été rejoints par le Liban, l'Inde, la Turquie, le Brésil, les Philippines ou la Suisse.

Les suffragettes est le nom donné à un mouvement féministe qui se développa au Royaume-Uni au début du XX^e siècle. Le terme provient du mot suffrage, qui désigne le droit de vote. Ses membres revendiquaient l'élargissement du droit de vote aux femmes. Le mouvement, né en 1865, prit une forme militante entre 1903 et 1917. En 1918, les femmes britanniques obtinrent le droit de vote à partir de 30 ans (les hommes pouvaient, eux, voter dès l'âge de 21 ans). L'égalité fut établie dix ans plus tard : en 1928 les femmes furent autorisées à voter dès 21 ans.

Quelle est la place aujourd'hui de la femme dans la société et au même titre quelle est celle de l'homme ?

Son rôle a certes évolué mais il reste encore des tabous à briser. Pourquoi tant de mépris envers la femme ? La femme doit-elle encore prouver quelque chose à la société ?

La femme a la même place que les hommes aujourd'hui dans la société, on le remarque partout, même si néanmoins certains métiers sont restés propres au sexe féminin (un homme caissier choque, par exemple, et une femme militaire est souvent prise pour une homosexuelle). Ainsi, la femme d'aujourd'hui n'est pas la même que celle d'hier. Les femmes actuelles ne sont pas nées comme telles, elles ont dû se battre pour le devenir.

Pourtant, le mépris envers les femmes existe : lorsqu'on la blâme dans les sociétés islamiques par exemple, en la traitant de "catin" si elle a commis l'irréparable, c'est à dire avoir une relation sexuelle avec un homme, ce dernier est autant à blâmer qu'elle, et pourtant c'est sur la malheureuse que l'on s'acharne. Ces mépris sont aussi remarquable lorsque l'on dit "elle s'est offerte à lui" on le dit beaucoup plus souvent que "il s'est offert à elle".

La télévision, les médias y contribuent : dans presque toutes les séries (pour la grande majorité américaine) la femme conserve son rôle de femme au foyer et rare sont les hommes qui contribuent aux tâches. Cela ne choque personne et nombreuses sont les femmes qui regardent d'autre femmes faire le ménage.

Pourtant les femmes sont au cœur de la stabilité de la structure de base de toutes nos sociétés, cette structure qui prépare à la vie en société et on reconnaît la capacité des femmes à mieux réfléchir à la valeur de la vie et de l'humain avant de prendre une décision.

Mais il faut s'inquiéter de la représentation de l'image de la femme dans la société actuelle où cette image passe nécessairement par une fonction sexuelle visant à satisfaire les fantasmes, les supposés " besoins " incontournables sexuels - ou plutôt de domination des hommes.

Aujourd'hui, on valorise énormément la valeur sexuelle ou exploitable de la femme, ce qui donne une très grande emprise sur ses exploitants, les hommes en majorité. Cette image a des répercussions sur toutes les femmes et sur toutes les jeunes filles.

Aussi, dans ce monde "libre" qu'est l'occident, combien de femmes occupent-elles des postes de responsabilité, politiques ou économiques? Une infime minorité.

La majorité des sociétés sont patriarcales quelque soit la religion. Le pouvoir est chez celui qui a l'argent, et l'argent est toujours dans la main de l'homme en général !

Les antiféministes tirent de l'examen de l'histoire deux arguments contradictoires : 1° les femmes n'ont jamais rien créé de grand ; 2° la situation de la femme n'a jamais empêché l'épanouissement des grandes personnalités féminines. Il y a de la mauvaise foi dans ces deux affirmations ; les réussites de quelques privilégiées ne compensent ni n'excusent l'abaissement systématique du niveau collectif ; et que ces réussites soient rares et limitées prouve précisément que les circonstances leur sont défavorables. Comme l'ont soutenu certaines personnalités, dans aucun domaine la femme n'a jamais eu ses chances. C'est pourquoi aujourd'hui un grand nombre d'entre elles réclament un nouveau statut. Cette volonté est en train de s'accomplir. Mais la période que nous traversons est une période de transition ; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes est encore entre leurs mains ; les institutions et les valeurs de la civilisation patriarcale en grande partie se survivent. Les droits abstraits sont bien loin d'être partout intégralement reconnus aux femmes : en Suisse, elles ne votent pas encore ; en France la loi de 1942 maintient sous une forme atténuée les prérogatives de l'époux. Et les droits abstraits, nous venons de le dire, n'ont jamais suffi à assurer à la femme une prise concrète sur le monde : entre les deux sexes, il n'y a pas aujourd'hui encore de véritable égalité. Pourtant, doit-on vouloir une égalité homme/femme à tout prix ? L'homme est physiquement différent de la femme. Il suffit de regarder les comportements qu'ont les animaux pour remarquer que cette égalité homme femme n'existe pas mais que chacun a un rôle à jouer dans la société.

A propos de l'homosexualité

En vérité l'homosexualité n'est pas plus une perversion délibérée qu'une malédiction fatale. C'est une attitude *choisie en situation*, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée. Aucun des facteurs que le sujet assume par ce choix — données physiologiques, histoire psychologique, circonstances sociales — n'est déterminant encore que tous contribuent à l'expliquer. C'est pour la femme une manière parmi d'autres de résoudre les problèmes posés par sa condition en général, par sa situation érotique en particulier. Comme toutes les conduites humaines, elle entraînera comédies, déséquilibre, échec, mensonge ou, au contraire, elle sera source d'expériences fécondes, selon qu'elle sera vécue dans la mauvaise foi, la paresse et l'inauthenticité ou dans la lucidité, la générosité et la liberté.